

Quand le mot est complet, on frappe à coups pressés avant de passer à un autre mot.

Il arrive que le prisonnier, pour transmettre ainsi télégraphiquement une phrase complète de quelque importance, est obligé de dépenser plus d'une heure de patience.

Pendant quelques secondes, Marie-Jeanne demeura dans l'indécision sur ce qu'elle devait faire.

Répondrait-elle à ce signal ?

Elle hésitait, se disant que c'était probablement un fou qui cherchait à attirer son attention.

Hélas !... s'il en était ainsi, et c'était vraisemblable, à quoi servirait qu'elle répondit au signal de ce malheureux ?

Ce serait peut-être provoquer chez lui une agitation plus violente. Marie-Jeanne décida, à regret, qu'elle ne répondrait pas.

Puis tout à coup la réflexion lui vint que celui qui frappait ainsi au mur pouvait bien se trouver dans une situation identique à la sienne.

S'il en était ainsi, elle ne pouvait, pensait-elle, ne pas répondre à ce signal d'un désespéré.

Et vivement elle s'approcha du mur.

Les coups se répétaient, espacés, frappés de plus en plus fort.

Instinctivement elle y répondit.

Alors elle crut entendre comme un cri poussé de l'autre côté du mur.

Elle prêta l'oreille.

De nouveau il lui sembla percevoir une exclamation poussée avec force.

Un tressaillement agita tout son être.

Puis elle éprouva comme une sensation de soulagement, la sensation que doit ressentir le prisonnier qui vient de découvrir qu'il a un voisin de cellule avec lequel, pendant sa captivité, il pourra s'entretenir ; que, désormais, il ne sera plus seul, séparé du reste du monde.

Marie-Jeanne toute tremblante, attendait, espérant à présent, qu'on allait renouveler le signal, quand elle entendit qu'on ouvrait la porte de la chambre.

En se retournant, elle se trouva en présence de Mme Brigitte.

La surveillante avait l'air contrit. Elle rougissait même comme si elle eût été embarrassée pour commencer l'entretien avec la prisonnière.

Ce fut Marie-Jeanne qui rompit le silence.

— Ah ! comme je vous ai attendu, comme j'ai souffert ! prononça-t-elle en joignant ses mains tremblantes.

— Il n'y a pas eu de ma faute, ma pauvre dame, répondit la surveillante.

— Mais vous venez me chercher, j'espère, pour me conduire auprès du directeur... Ah ! partons, partons bien vite, madame !

La surveillante tenait les yeux baissés et ne répondit pas.

— Pourquoi ne partons-nous pas tout de suite ? demanda Marie-Jeanne avec inquiétude.

— Je n'ai pas d'ordre, pauvre dame !

— Pas d'ordre ?... Cependant, le directeur...

— Tenez, je vais tout vous dire : M. le directeur n'a probablement pas jugé à propos d'aller à Paris hier soir !

— Mais ne l'avait-il pas promis ?

— Que voulez-vous, ma pauvre, on ne peut pas toujours tenir ce qu'on promet...

« En tout cas, je puis vous certifier, s'empressa-t-elle d'ajouter, que M. le directeur a écrit... »

— Au chef du parquet ?...

— Non !... Mais à quelqu'un de sérieux, un médecin qui doit venir ici... à ce que j'ai compris, et qui saura dire si, oui ou non...

— Si, oui ou non, je suis folle ; c'est bien ce que je dois comprendre, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas ça, ma bonne dame ; je pense que le médecin qu'on attend aujourd'hui... décidera... si l'on doit vous garder encore quelques jours ici ou bien s'il l'on pourra vous laisser, tout de suite, retourner chez vous !...

Marie-Jeanne avait compris.

Elle se sentit aussitôt reprise des mêmes inquiétudes, des mêmes transes dont elle avait été assaillie au moment où le directeur lui faisait subir l'interrogatoire de la veille.

Mme Brigitte voulut toutefois essayer de calmer ce commencement d'agitation.

— Vous voyez, dit-elle, que vous n'avez plus guère à attendre avant d'être fixée...

Et changeant de conversation :

— Qu'avez-vous l'habitude de prendre le matin ?... Ici, c'est à la volonté des pensionnaires, bien entendu quand ils sont bien portants... de corps !

Marie-Jeanne, malgré qu'elle eût été cruellement frappée du manque de parole du directeur, n'avait plus le même motif de découragement, à présent qu'on lui avait annoncé la venue prochaine du médecin qu'on attendait.

Elle était sûre de prouver qu'elle avait toute sa raison.

Aussi ne refusa-t-elle pas de prendre une tasse de lait.

— Cela vous remettra un peu, car je me doute que vous avez dû passer une bien mauvaise nuit !

« Le lit n'a même pas été défait ! ajouta la surveillante avec tristesse.

« Enfin, vous serez peut-être moins tourmentée quand vous aurez vu le médecin de Paris... »

— Viendra-t-il, bientôt, au moins ? s'informa Marie-Jeanne, qui, quoi qu'elle fit, ne pouvait commander complètement à son impatience.

— Peut-être pas ce matin, mais vous pouvez y compter pour l'après-midi.

— En tout cas, dit-elle pour rassurer autant que possible la prisonnière, je viendrai vous prévenir aussitôt que le docteur sera arrivé.

La pauvre femme savait, par la cruelle expérience de la nuit, ce que valaient les promesses dans cette horrible maison.

Elle pensait :

« Cette femme aussi me croit folle. » Et un soupir s'échappa de son sein.

Mme Brigitte se retira, quelque peu surprise de n'être pas retenue par celle qui, la veille, l'avait priée de ne pas l'abandonner.

Et, de son côté, elle se disait :

— Ce sera pour celle-là comme pour les autres : elle se calmera et elle finira par s'habituer.

Marie-Jeanne, une fois seule, reporta sa pensée vers cette inconnu qui se trouvait prisonnier comme elle, et, enfermé dans la pièce contiguë à sa chambre.

Comme si elle eût eu le pressentiment d'une communauté d'infortune, elle eût voulu que celui-ci renouvelât le signal.

Elle se sentait attirée vers ce mur contre lequel on avait frappé tout à l'heure.

Elle se demandait comment la personne qui se trouvait là s'était aperçue de sa présence dans cette chambre.

Peut-être, dans les moments d'exaspération qu'elle avait eus durant cette nuit terrible, avait-elle poussé des cris, appelé au secours !...

Qui sait même si elle n'avait pas, dans le trouble de ses esprits, cogné elle-même contre les murs, comme s'ils dussent tomber devant elle et lui livrer passage ?

Elle avait tant souffert qu'elle ne se souvenait plus !...

Alors elle fut saisie de l'irrésistible besoin de faire à son tour un signal.

Et doucement, timidement d'abord, elle cogna une première fois.

Puis elle attendit, haletante d'émotion.

Pas de réponse !

Peut-être n'avait-on pas entendu.

Elle se mit à frapper, à coups plus précipités.

Cette fois on répondit.

Elle appuya son oreille contre le mur, pour mieux entendre.

Soudain elle s'aperçut que l'on continuait de frapper, mais en montant, comme si la personne qui se trouvait dans l'autre chambre eût peu à peu levé le bras.

Bientôt le bruit continua de s'éloigner dans la direction du plafond. Marie-Jeanne supposa que la personne qui lui envoyait le signal avait dû se hisser sur une chaise ou sur un autre meuble, afin de pouvoir atteindre plus haut.

Il y avait donc, de sa part, une intention qui échappait encore à Marie-Jeanne.

Ce ne pouvait être que pour attirer son attention vers un point de ce mur qu'on agissait ainsi.

Une inspiration vint à Marie-Jeanne, et aussitôt, montant sur une chaise, elle répondit coup par coup au signal, en ayant soin de cogner, de façon que les coups correspondissent le plus exactement possible avec ceux frappés de l'autre côté du mur.

Au bout de quelques instants, le bruit cessa. Marie-Jeanne attendit, anxieuse.

(A suivre.)

## FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.